



HAL
open science

**“ On m’a expliqué que je suis ”gay” ” Tourisme,
prostitution et circulation internationale des identités
sexuelles**

Sébastien Roux

► **To cite this version:**

Sébastien Roux. “ On m’a expliqué que je suis ”gay” ” Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles. *Autrepart - Revue de sciences sociales au Sud*, 2009, La fabrique des identités sexuelles, 49, pp.31-45. 10.3917/autr.049.0031 . halshs-01416546

HAL Id: halshs-01416546

<https://shs.hal.science/halshs-01416546>

Submitted on 7 Jul 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« On m’a expliqué que je suis “gay” » Tourisme, prostitution et circulation internationale des identités sexuelles

*Sébastien Roux**

Les sciences humaines ont récemment insisté sur l’historicité de l’homosexualité comme catégorie construite à la fin du XIX^e siècle lors de l’émergence d’une nouvelle *scientia sexualis* [Foucault, 1976]. La distinction entre genre et sexualité qui s’opère favorise *de facto* l’émergence d’une identité homosexuelle :

« L’isolement de la sexualité *per se* des questions de la masculinité et de la féminité permet une taxonomie nouvelle des comportements sexuels et des psychologies, fondée entièrement sur le sexe anatomique des personnes prenant part à l’acte sexuel (...). L’identité sexuelle avait ainsi pour pôle une opposition centrale strictement définie selon le jeu binaire de la ressemblance et de la différence des sexes des partenaires sexuels (...). » [Halperin, 2000 : 31].

L’identité homosexuelle, loin d’être universelle, s’inscrit dans une histoire et un contexte particuliers. Et si la réalité objective des pratiques homosexuelles se retrouve à travers le temps et l’espace, l’apparition d’*identités* spécifiques fondées sur ces pratiques est un phénomène récent et localisé¹. Gay, lesbienne, transgenre, bisexuel-le mais aussi *butch*, *king*, *femme*, *queer* ou *camp*, les identités sexuelles sont des productions sociales variables et variées. L’identité gay moderne s’est construite initialement dans un double rejet des stéréotypes sociaux et du langage médical. Le terme apparaît initialement dans l’argot du milieu homosexuel américain comme une alternative à l’insulte « pédé » et à la spécification clinique de « l’homosexuel » ; il se diffuse dans la langue courante à partir des années 1960. Le mot « gay », alors même qu’il était censée permettre le dépassement du sexuel

* ATER en sociologie, Université Paris 13, IRIS – Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux, *Sciences sociales, politique, santé*, UMR 8156 CNRS – Inserm – EHESS – Université Paris 13, 74, rue Marcel Cachin, 93017 Bobigny Cedex, Sebastien.Roux@ens.fr

1. Comme le montre par exemple l’étude que l’historien américain George Chauncey a consacré au milieu homosexuel masculin new yorkais de 1890 à 1940 [Chauncey, 1994]. Dans son ouvrage, Chauncey décrit un univers antérieur tout à la fois à la libération homosexuelle et au placard où, comme l’écrit Eric Fassin, « l’homosexualité n’est pas une affaire de sexualité, mais de genre » [Fassin, 1998 : 4] et où se sont bien davantage les rôles et les attitudes perçues comme féminin ou masculin que le sexe du partenaire qui déterminent l’identité.

en désignant « un monde utopique ou le classement selon l'orientation sexuelle perdrait son importance », s'est progressivement restreint « au monde homosexuel des classes moyennes urbaines » [Pollak et Schiltz, 1987 : 83]. Contrairement aux « invertis », aux « tantes », aux « folles », le « gay » n'est pas féminin ; mais il n'est pas non plus hétérosexuel. D'apparence virile, il fonde son identité non dans son rôle (masculin ou féminin) mais dans le sexe exclusif de son partenaire sexuel et dans la condition sociale qu'implique la revendication de sa sexualité.

Rappeler l'historicité de l'identité gay invite à penser sa circulation internationale. « Être gay » fait sens aujourd'hui au-delà des seules frontières occidentales. Dès lors, comment appréhender sa diffusion et sa réception ? Quelles sont les conséquences locales de cette mise en circulation ? Et à l'inverse, si les formes locales du désir homosexuel ne se superposent pas nécessairement à l'identité gay [Altman, 2001 : 95], comment interagissent-elles et la transforment-elles en retour ? L'analyse de la circulation des identités sexuelles s'est longtemps concentrée sur la seule dimension politique des revendications ; principalement axées sur les pays du Nord, ces études ont expliqué le développement d'un mouvement gay à partir de l'universalisation du combat politique pour la reconnaissance du droit des minorités [voir par exemple Adam, Duyvendak et Krouwel, 1999 ; Morris, 1994 ; Weeks, 1985 : 185-210]. Or la réflexion sur la circulation internationale des identités sexuelles gagne à étudier d'autres univers de discours et de pratiques.

L'une des formes d'interactions les plus pertinentes à observer demeure les échanges sexuels et/ou affectifs qui unissent des individus issus d'espaces distincts et inégaux. L'étude du tourisme dit « sexuel », ou plutôt – pour ne pas importer dans l'espace scientifique un terme éminemment problématique – des échanges prostitutionnels dans le tourisme, est l'un des moyens d'analyser ces rencontres [Collins, 2005 ; Murray, 2007]. L'article traite ainsi des identifications sexuelles à partir d'une enquête ethnographique menée pendant plus de deux ans parmi les prostituées² de Patpong, un quartier rouge de Bangkok (Thaïlande) dédié aux touristes occidentaux. Les entretiens réalisés et l'immersion de longue durée au sein de cet espace singulier ont permis d'interroger quelques-uns des enjeux du commerce de la sexualité, notamment l'influence du tourisme international et de la prostitution dans la formation locale des identités sexuelles.

Certes, en étudiant les relations qui se nouent à Patpong, on se concentre sur des formes d'échanges prostitutionnels minoritaires. En Thaïlande en effet, qu'il s'agisse des offres sexuelles, des pratiques, des tarifs, mais aussi des règles et des normes qui les régissent, les différents univers prostitutionnels sont relativement séparés et les espaces s'organisent en fonction de la population à laquelle ils sont dédiés. L'écrasante majorité des relations prostitutionnelles s'adresse ainsi quasi exclusivement à une clientèle nationale et les espaces de prostitution pour

2. L'enquête ethnographique, réalisée dans le cadre d'un doctorat de sciences sociales à l'EHESS sur la construction sociale du tourisme sexuel, porte sur l'intégralité des formes prostitutionnelles rencontrées dans le quartier. Seules les relations homosexuelles seront ici développées mais l'enquête ne s'y limitait pas a priori.

Thaïlandais ne se superposent pas aux espaces de prostitution pour étrangers. Mais si les relations observables à Patpong ne sont pas représentatives de la majorité des échanges sexuels qui se concluent en Thaïlande, elles n’en demeurent pas moins révélatrices d’enjeux sociaux particuliers. Ces espaces de prostitution dédiés soulèvent des questions spécifiques, notamment parce qu’ils révèlent des rapports de pouvoir mondialisés. Qui plus est, ces lieux – et les relations prostitutionnelles qu’ils abritent – se sont vus largement commentés par des agents aux caractéristiques diverses (ONG, politiques publiques, Organisations Internationales, etc.) dont les discours sur la morale et le sexuel n’ont pas été sans effets.

Fluidité et plasticité des identités sexuelles

La Thaïlande est régulièrement associée à un véritable « paradis gay », sorte d’édén asiatique où les relations sexuelles entre hommes – en plus d’être faciles et répandues – seraient socialement acceptées [Jackson, 1999b]. Le « tourisme gay »³ est devenu un enjeu économique réel et des destinations comme Bangkok, Pattaya ou Phuket – déjà célèbres pour leurs quartiers de prostitution hétérosexuelle – accueillent aujourd’hui des rues spécialisées. À Bangkok, Patpong est devenu tout à la fois le principal espace de prostitution homosexuelle masculine pour clients internationaux et « l’un des centres de la vie “gay” thaïlandaise ». Mais avant de développer plus avant la spécificité des relations qui s’y nouent et leur influence dans les processus d’identifications, il importe de replacer le jeu des identités dans l’univers social, historique et culturel dans lequel elles s’insèrent pour tenter de les comprendre en contexte.

Traditionnellement, les identités sexuelles thaïlandaises se divisent en trois groupes distincts qui s’appuient sur les trois sexes biologiques présents dans les mythes bouddhistes thaïlandais : mâle, femelle et hermaphrodite (dits *kathoey*)⁴. L’indistinction dans la langue thaïe entre genre, sexe et sexualité se retrouve dans la superposition entre catégories biologiques et identités sexuelles [Jackson, 1997 : 167-168]. Ainsi, les identités sexuelles traditionnelles se divisaient entre les hommes – dits *pouchaï* – les femmes – dites *pouying* – et les hommes transgenres adoptant une identité féminine – dits *kathoey*, du même nom que les hermaphrodites ou intersexes. Les relations homosexuelles masculines entre un *pouchaï* (actif) et un *kathoey* (passif) ne remettaient pas en cause les identités de genre et demeuraient tolérées. Les relations entre *pouchaï* n’étaient pas liées à une identité spécifique et restait acceptées ponctuellement si tant est que les hommes impliqués conservaient des signes extérieurs de virilité (mariage, silence sur les relations

3. Le tourisme dit « gay » commence à être analysé par les sciences sociales, notamment à travers la spécialisation de certaines destinations et ses effets locaux [Clift, Luongo et Callister, 2002 ; Ryan et Hall, 2001 ; Waitt et Markwell, 2006].

4. La romanisation de la langue thaïe est problématique. Si un système de transcription en français existe, il n’est pas très performant et n’aide pas les non-spécialistes à la lecture des mots. J’ai donc choisi une retranscription phonétique non académique qui devrait permettre une lecture plus aisée. Les termes romanisés ne sont pas accordés en nombre, conformément à la grammaire thaïe.

homosexuelles, paternité, etc.) [Jackson, 1997 : 175-176]. L'identité « gay » associant deux hommes virils revendiquant des pratiques homosexuelles exclusives n'avait donc pas traditionnellement d'existence et n'a émergé qu'à partir de la seconde moitié du xx^e siècle dans les milieux éduqués de la capitale⁵.

Aujourd'hui de nombreux homosexuels Thaïlandais disent « être gay », le mot gay ayant même été transcrit phonétiquement (*kae*). Mais circulation ne signifie pas permanence et l'identité gay, à l'instar des autres identités sexuelles, s'est vue transformée par sa diffusion. Plus qu'une simple importation [Morris, 1994]⁶, l'identité gay qui existe aujourd'hui dans la société thaïlandaise relève d'un processus d'hybridation et recouvre un sens distinct de celui de son espace d'origine⁷. Or ces processus d'adaptation et de réinvention ne sont pas que culturels ; ils sont aussi sociaux. Ainsi, si l'idée de « gayté » (*gayness*) est comprise de manière relativement identique à son acception occidentale parmi la classe moyenne des centres urbains – et principalement de Bangkok – l'expression recouvre un sens beaucoup plus flottant pour une population moins aisée et moins éduquée, principalement issue des zones rurales. Et si l'existence d'une « communauté gay » sur le mode occidental est aujourd'hui attestée par des signes visibles (sites internet, manifestations associatives, *gay pride*, etc.) il convient de ne pas oublier que les formes d'appropriation identificatoires sont socialement distribuées. En étudiant les hommes prostitués de Bangkok, c'est auprès d'une population d'origine rurale et faiblement éduquée que j'ai pu enquêter.

Les premiers entretiens que j'ai pu conduire auprès des prostitués ont souligné l'usage différencié des catégories employées. Ainsi, lorsque j'interrogeais un salarié d'un go-go bar de Bangkok :

Et tous les hommes qui travaillent avec toi dans ce bar sont gays ou pas ?

Je ne sais pas...

Parce qu'on m'a dit que des hommes travaillaient là bas sans être gay pour autant...

Non, tout le monde est gay, mais il y'en a qui ont des femmes ou des enfants et qui ne disent pas qu'ils sont gays... et qui couchent avec des hommes ou qui couchent avec des hommes et des femmes.

Des bisexuels alors ?

50-50 ? Oui. Ils sont gays.

Et il y'a des transsexuels (kathoey) aussi dans le bar ?

Mais non [légèrement agacé] ! Les transsexuels, c'est comme des femmes ! Elles sont dans des bars a-go-go de femmes. Et elles couchent avec des hommes, pas avec des gays...⁸

5. Peter Jackson date plus précisément l'émergence de l'identité gay en Thaïlande à la fin des années 1960 [Jackson, 1999a].

6. Peter Jackson et Rosalind Morris se sont opposés sur cette question, et plus généralement sur l'identité gay en Thaïlande durant la décennie 1990. Voir notamment : [Jackson, 1997 ; Morris, 1997].

7. Le terme hybridation n'implique ni la disparition d'un rapport de domination Nord/Sud, ni l'égalité entre les termes. Il s'agit uniquement d'insister sur les transformations mutuelles – nécessairement inégales – provoquées par la rencontre de plusieurs constructions culturelles.

8. Cet extrait rappelle la perplexité d'Annick Prieur confrontée à de semblables difficultés dans son analyse des catégories indigènes relatives à l'homosexualité et du transsexualisme au Mexique... mais comme elle l'explique : « Perhaps this was not crystal clear, but there is an underlying logic » [Prieur, 1998 : 25].

L'incompréhension initiale – et réciproque – renvoie en réalité aux sens distincts accordés au terme « gay ». En Thaïlande, et contrairement à l'espace occidental duquel elle est issue, l'identité gay n'implique pas nécessairement la virilité ni la revendication d'une préférence sexuelle exclusive. Au contraire, l'identité gay dont se réclament les prostitués n'est pas permanente et demeure soumise à l'identité de genre. Ainsi, « s'affirmer gay permet d'exister ponctuellement » et stratégiquement comme homosexuel masculin sans avoir nécessairement à adopter l'identité féminine du *kathoey*, beaucoup plus contraignante puisque basée sur la transgression définitive du genre. L'identité gay limite le stigmaté et permet de rester dans le domaine de l'indicible⁹ qui, dans le contexte culturel thaïlandais, se traduit par l'idée de « ne pas perdre la face », à comprendre comme la préservation de l'honneur et de la respectabilité. Elle s'oppose ainsi à l'identité féminine du *kathoey*, qui attire non pas le mépris ni le dégoût mais la moquerie. Sujet constant de plaisanterie, un *kathoey* est perçu comme l'antithèse de la virilité ; on le retrouve notamment dans les comédies ou les émissions télévisées dans lesquelles son ridicule amuse le public. Pour les prostitués rencontrés, l'usage du terme « gay » permet une « souplesse identitaire » en exprimant une préférence homosexuelle sans renvoyer nécessairement à la féminité. Le langage permet d'observer l'influence que le genre continue d'exercer et les jeux et stratégies employés. Ainsi, par exemple, les phrases en thaïlandais se concluent par des particules dépendant du genre de la personne qui les prononce. Au masculin *khrap* s'oppose le féminin *kha*. Un *pouchai* termine sa phrase par *khrap* ; une *pouying* – (et un *kathoey*) par *kha*. Mais les choix sémantiques de ceux qui se disent gays sont autrement plus nuancés. En fonction de leur auditoire, des stratégies déployées ou du rôle qu'ils veulent jouer, ils peuvent alterner entre les différents registres. S'ils cherchent à signifier qu'ils sont homosexuels, ils tendront à utiliser le féminin ; à l'inverse, ils conserveront le masculin pour dissimuler leurs préférences sexuelles.

Pour finir, il convient également de préciser que le terme « gay », s'il est souple, reste sexué. Tel qu'utilisé à Patpong, il n'intègre pas les relations homosexuelles féminines. Cette occultation est d'abord le reflet d'une invisibilité ; si la prostitution homosexuelle masculine est présente, la prostitution lesbienne reste peu visible. Il n'existe pas à l'heure actuelle de bars spécifiquement lesbiens dans le quartier et les relations homosexuelles féminines se concluent au sein d'établissements hétérosexuels. Ainsi, les femmes salariées de bars hétérosexuels de Patpong m'ont régulièrement affirmé « avoir été sorties par des femmes » ; ces expériences de relations homosexuelles restent toutefois marginales et attirent quasi systématiquement des plaisanteries ou des moqueries de la part des Thaïlandaises. Plus généralement, l'homosexualité féminine reste en Thaïlande un phénomène peu connu ; les relations lesbiennes – et à travers elles le plaisir sexuel féminin – sont d'ailleurs souvent oubliées en Asie du Sud-est, voire niées

9. L'idée d'une « identité indicible » est empruntée à Michael Pollak et Marie-Ange Schiltz [Pollak et Schiltz, 1987 : 78-80].

[Thongthiraj, 1994]¹⁰. L'influence du tourisme et de la prostitution dans l'affirmation d'une identité homosexuelle féminine thaïlandaise est donc moindre et les identifications lesbiennes répondent ainsi à des logiques spécifiques qui, extérieures au terrain ethnographique mené à Patpong, ne seront pas ici développées.

Des bénéfices de la sexualité commerciale

De taille relativement réduite, Patpong n'attire pas moins un nombre important de touristes internationaux, principalement occidentaux, attirés par la réputation du quartier. Si le lieu est historiquement hétérosexuel [Dawson, 1988 ; Odzer, 1994 ; Tinaphong, 2004], une place grandissante s'est vue accordée à la prostitution masculine aujourd'hui très représentée. Espaces homosexuels et hétérosexuels semblent en apparence séparés : les femmes prostituées se trouvent quasi exclusivement dans les bars des rues centrales du quartier (Patpong 1, Patpong 2 et Thaniya¹¹) les hommes se répartissant dans des lieux périphériques, principalement autour de Thanon Surawong (principalement Soi Twilight et Duangthawee Plaza), Soi Tantawan, Silom Soi 2 et Silom Soi 4.

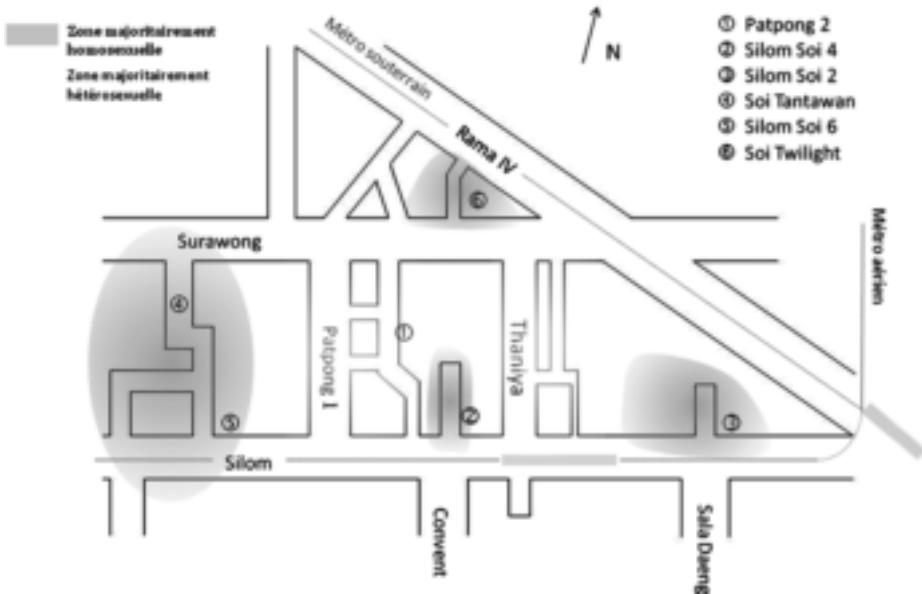


Figure 1 – Organisation schématique de Patpong en fonction de l'orientation sexuelle de la clientèle

10. Pour une analyse de la lesbianité en Asie et une réflexion sur son invisibilité, cf. Sang, 2003. L'analyse des relations lesbiennes s'avère toutefois révélatrice de dynamiques similaires et Megan Sinnott a également montré la prédominance des identités de genre sur les identités sexuelles [Sinnott, 2004].

11. Là encore, les espaces sont segmentés. Si Patpong 1 et 2 sont dédiés aux Occidentaux, Thaniya est quasi exclusivement réservé à une clientèle japonaise [Yokota, 2006].

Cette division spatiale concerne les établissements, mais les pratiques sont en réalité beaucoup plus fluides. Si des rues comme Silom Soi 4 ou Silom Soi 2 abritent quasi exclusivement des établissements homosexuels, ils attirent également une clientèle féminine. À l'inverse, un grand nombre de relations homosexuelles se tissent au sein d'espaces apparemment destinés à une clientèle hétérosexuelle. Ainsi, les différents lieux communiquent facilement et la spécialisation des rues n'empêche ni la circulation ni la rencontre des individus. Mis à part les salons de massage, il n'existe pas d'espaces ayant pour vocation explicite une consommation sexuelle directe. Le quartier propose davantage des espaces de rencontre où la finalité sexuelle est plus ou moins euphémisée : ainsi les *lounges* sans finalité directement sexuelle où les serveurs affichent leur disponibilité côtoient les *bars a-go-go* où des danseurs en string sont sélectionnés par les clients. Cette configuration, très proche de celle des espaces hétérosexuels, produit les mêmes effets : diversité des offres sexuelles et des pratiques, développement de relations de séduction, fréquence des relations sentimentales [Bishop et Robinson, 1998 ; Brennan, 2004b ; Manderson et Jolly, 1997].

Pour les hommes prostitués de Patpong, la construction de leur identité sexuelle est pour partie liée à la fréquentation des clients internationaux. Un véritable « apprentissage » identitaire existe, observable notamment dans la différence séparant travailleurs anciens et nouvellement arrivés. Si les premiers se disent fréquemment gay, les autres préfèrent se taire ou éluder la question de leur identité sexuelle. Comment comprendre cette différence ? D'une part, les travailleurs sexuels masculins sont directement confrontés à la réification de leur identité provoquée par la multiplication et la répétition des pratiques homosexuelles. Ensuite la concentration des travailleurs sexuels permet une certaine communauté de destin, une appréhension d'une condition collective en partie liée à leur sexualité. Souvent issus de la même région rurale (*Isan*)¹², ces hommes – jeunes pour la plupart – laissent souvent derrière eux une première femme dont ils se sont séparés¹³ et des conditions de vie difficiles. La majorité des hommes rencontrés m'ont dit avoir avoué à leur famille leur homosexualité. « Sans se dire gay », ils ont alors expliqué « aimer les garçons » (*chop pouchai*). La réaction des parents qui m'a été le plus fréquemment rapportée reste : « ce n'est pas grave (*mai pen rai*) si tu es heureux ». Mais si les préférences sexuelles sont révélées et apparemment acceptées, les relations affectives et/ou amoureuses restent de l'ordre du privé et de l'intime. Les relations normalisées sont l'exception ; si l'homosexualité peut être dite, sa réalité concrète reste dissimulée et réservée à Bangkok ou aux autres centres urbains. Cette acceptation relative permet toutefois au prostitué de conserver des liens avec sa famille. Il leur envoie d'ailleurs régulièrement une partie des bénéfices réalisés [McCamish, 2002] même si le caractère prostitutionnel des activités rémunératrices reste secret. En réalité, les familles ne

12. L'*Isan* est une région du Nord-est de la Thaïlande, plus pauvre et moins fertile que la plaine centrale qui concentre les richesses.

13. Certains sont pères mais l'information reste souvent dissimulée, même après plusieurs mois de fréquentation.

cherchent pas à connaître la véritable origine des sommes envoyées et se contentent des explications officielles : « je suis barman », « serveur » ou « danseur ». Les prostitués partagent ainsi une situation paradoxale : si, pour la plupart, leur homosexualité est révélée et connue – et ce, malgré un passé hétérosexuel relativement fréquent – la possibilité concrète d’une vie homosexuelle leur demeure refusée. Patpong, avec ses possibilités de rencontre et ses offres multiples, n’en apparaît que plus attractif. Enfin, la répétition des interactions avec les clients occidentaux modifie ensuite le rapport que les prostitués entretiennent à leur propre identité. Leur clientèle ne doute pas qu’ils soient gays puisqu’ils entretiennent avec eux des relations homosexuelles ; par un effet performatif, la prostitution favorise ainsi une construction identitaire individuelle influencée par la manière dont les prostitués sont collectivement perçus par leur clientèle. Pour finir, la prostitution facilite la communication avec des hommes occidentaux vivant leur sexualité de manière plus rigidifiée et exclusive.

Ce processus de construction de soi est renforcé par les formes que prend la prostitution à Patpong. À l’inverse de la prostitution de rue, la prostitution de bar favorise la communication et l’établissement de relations suivies [Storer, 1999]. Ainsi par exemple, le client doit payer un montant forfaitaire au bar qui emploie les prostitués pour les « sortir » de l’établissement. À ce montant fixe s’ajoute la somme négociée directement avec le prostitué pour les services sexuels souhaités¹⁴. Certains clients occidentaux sortent un salarié du bar – avec son accord – pour une semaine ou deux ; le montant est alors proportionnel aux nombres de nuits passés à l’extérieur. Ces formes de prostitution facilitent le développement de relations suivies et répétées et dépassent largement la seule transaction sexuelle ; ainsi, il n’est pas rare qu’un touriste de passage et un prostitué de Patpong nouent des liens affectifs. Le Thaïlandais le qualifiera alors – à l’instar de ses clients plus réguliers (occidentaux expatriés ou touristes habitués) – de *fen* que l’on peut traduire par « petit ami » ou « copain ».

Ces relations suivies apparaissent particulièrement recherchées par les hommes prostitués. Elles procurent en effet des bénéfices économiques supérieurs et réguliers. C’est ce que montre par exemple la situation actuelle de Jaa, 28 ans. S’il est aujourd’hui salarié, Jaa a passé 4 ans à se prostituer dans la rue pour des clients thaïlandais, près de Sanam Luang dans le centre historique. Il revendait régulièrement du *Yaa Baa*¹⁵ pour augmenter les revenus de la prostitution. Effrayé par le milieu mafieux dans lequel il évolue alors, il décide précipitamment de quitter la rue pour venir travailler à Patpong comme serveur dans une discothèque du quartier. Sans être directement destiné à une clientèle gay, l’établissement dans lequel il travaille lui a permis de rencontrer de nombreux touristes et expatriés. Il vit aujourd’hui avec un *farang* (Occidental) de 30 ans, rencontré à Patpong et qui

14. Environ 500 bahts pour le bar (soit 10 €), 1 500 à 2 000 bahts pour une passe (15 à 20 €).

15. Le *Yaa Baa* est une drogue synthétique produite en Asie du Sud-est, relativement répandue en Thaïlande ; bon marché, elle est associée au monde de la nuit par la jeunesse thaïlandaise [Meissonnier et Chouvy, 2002].

travaille comme expatrié à Bangkok. Le témoignage de Jaa donne la mesure des bénéfices économiques acquis par sa nouvelle situation. Je lui demande :

Et quand tu couchais avec des hommes à Sanam Luang, quel était le tarif à peu près d'une passe ?
350 bahts.

Et toi, dans le bar dans lequel tu travailles aujourd'hui à Patpong, tu gagnes combien environ ?

6'000 bahts par mois, avec un minimum de 200 bahts par jour en pourboires, parfois un peu plus. (...).

Donc ça te fait combien par mois environ ? Avec l'argent qu'ils te donnent...

Ça dépend d'eux. Et tout dépend aussi de ce qu'ils veulent m'acheter. Ce n'est pas régulier. Mais ils m'achètent plein de trucs. J'en ai un qui m'a acheté un *Home Theatre* pour un peu plus de 40'000 bahts. Un autre m'a acheté une *Playstation* pour 17'000 bahts...

Et là, l'appartement où tu vis, qui paie le loyer ?

Je paie la moitié, je veux pouvoir partir quand je veux... Enfin, mon copain paie un peu plus, mais je paie ma part. (...). Avant, quand j'allais à Sanam Luang, je ne pouvais rien m'acheter. (...) Je vivais avec ma sœur ; on était à 1h au nord de Bangkok, dans un petit appartement. Là, c'est mieux.

La prostitution de bar à Patpong permet aux travailleurs sexuels les plus recherchés d'obtenir des revenus avoisinant les 25'000 bahts mensuels (4 à 6'000 bahts fixes en moyenne auxquels s'ajoutent 2'000 bahts par client), soit l'équivalent de 3 fois le salaire de base d'un fonctionnaire (agent de police ou enseignant)¹⁶. À ces revenus s'ajoutent les envois réguliers de l'étranger que leur font parvenir les hommes avec lesquels ils conservent des liens et une correspondance plus ou moins suivie. Ces envois – très variables – permettent de doubler les revenus¹⁷. La prostitution a donc un premier intérêt économique, partiellement converti en intérêt symbolique. Dans un pays radicalement transformé en l'espace d'une génération par une croissance économique vive [Phongpaichit et Baker, 1998], l'argent a une valeur sociale élevée. L'importance des revenus générés par la prostitution rend l'homosexualité et son commerce moins honteux. Certes, les bénéfices économiques ne compensent pas mécaniquement le coût symbolique de la prostitution : en Thaïlande comme ailleurs le stigmate de la prostitution demeure [Phe-terson, 2001]. Mais l'importance relative des bénéfices permet de l'atténuer en partie. Et la position sociale acquise par l'argent de la prostitution facilite, dans une certaine mesure, l'affirmation des préférences homosexuelles et d'une identité gay.

Il est également fréquent d'observer chez les prostitués nouvellement arrivés l'investissement des premiers salaires dans des biens de consommation ostentatoires directement liés à leur conception d'une identité gay : téléphones, vêtements moulants, inscription à un club de sports, chirurgie esthétique, etc. Certes,

16. Les revenus des femmes sont un peu plus élevés, tant au niveau du salaire fixe mensuel que du tarif de la passe.

17. Ces envois d'argent réguliers sont toutefois apparus moins fréquents chez les hommes que chez les femmes prostituées parfois à la recherche d'un mariage et d'une expatriation [Brennan, 2004a ; Cohen, 2001 ; Walker et Ehrlich, 1992].

l'investissement dans ce type de consommations visibles participe du processus de fidélisation de la clientèle occidentale en multipliant les signaux sexuels qui lui sont adressés. Mais il serait réducteur de le limiter à ce seul intérêt stratégique ; il traduit également l'importance que peut jouer l'argent dans l'affirmation d'une sexualité minoritaire, en permettant d'adopter des formes d'expression de l'identité gay occidentale que ces hommes se représentent. Cette affirmation d'une identité gay à travers la prostitution se retrouve dans le discours de Chang, 27 ans. Il y a 4 ans, Chang est venu de la région d'Ubon Ratchathani pour suivre des études de « technologies de l'information » dans la banlieue de Bangkok. Après plusieurs tentatives dans le secteur privé en informatique, il décide à 25 ans de venir travailler à Patpong, dans un *bar lounge* de Silom Soi 4 pour 4'500 bahts/mois environ. Il m'explique :

J'ai travaillé dans ce bar pendant à peu près 3 ou 4 mois, c'était plutôt pas mal. Et puis les clients d'à côté, du *Balcony* et du *Telephone* [bars lounge] ont commencé à me regarder, ils me trouvaient mignon. Mais moi à l'époque je n'avais encore jamais couché avec un garçon (...) Mais les clients me regardaient et voulaient que je sorte avec eux. Alors j'ai commencé à sortir avec des garçons à cette époque ; et j'ai rapidement changé de bar.

Et tu t'es mis à travailler où ?

Au *Screw Boy*, sur Surawong (...). Le *Screw Boy* c'est un bar a-go-go, tu ne gagnes pas grand-chose, tu gagnes 60 bahts par jour, mais tu as les pourboires et tu rencontres des touristes. (...) Et là-bas au *Screw Boy*, si tu es mignon, tu peux sortir avec 15 à 20 clients par mois [pour 1'500 à 2'000 bahts le *short-term*].

Et les clients, c'est qui ?

C'est des *farangs*, principalement de plus de 50 ans, des gens assez âgés. (...)

Et ça c'est bien passé là-bas ?

Oui, j'y suis resté 3 mois.

Quelqu'un t'envoyait de l'argent régulièrement ?

Oui, un Néo-zélandais de 65 ans, un chercheur. Il m'a envoyé 100'000 bahts.

100'000 bahts ? Tous les mois ?

Non, pas tous les mois, mais à chaque fois qu'il venait. Il venait, on passait une petite semaine ensemble et après il me laissait 100'000 bahts.

Et comment c'était cette époque ?

Oui, c'était amusant (*sanook, sanook*). On sortait, c'était bien.

Lorsqu'il décide de venir travailler à Patpong, il dit déjà « aimer les hommes », mais n'a jamais eu de relations homosexuelles. Dans son discours, Patpong apparaît comme un espace au sein duquel certaines relations – autrefois interdites – sont devenues possibles. Lorsqu'il parle de son adolescence, il m'explique :

« Moi je faisais tout comme les garçons : j'avais les cheveux courts, je faisais du sport, je jouais au foot, comme les autres. Alors quand les garçons disaient qu'ils aimaient bien une fille, moi je disais la même chose... À l'extérieur j'étais un homme, mais en dedans j'étais une femme, j'étais gay (...). Mais je ne leur ai rien dit là-bas, à ma famille ».

Patpong n'est pas uniquement perçu par ces hommes comme un quartier de prostitution ; c'est aussi un quartier gay, un espace au sein duquel la présence d'occidentaux permet l'affirmation d'une sexualité qui, sinon, resterait en partie contrainte dans l'alternative *pouchai* – *kathoey* qui demeure particulièrement

prégnante parmi les classes populaires. Ainsi Patpong apparaît comme un lieu singulier au sein duquel la suspension de certaines normes sociales locales peut – dans certaines circonstances – participer à un processus d'émancipation¹⁸. Et l'attractivité du monde prostitutionnel en Thaïlande s'explique en partie par cette association qui s'est historiquement opérée entre « espace gay » – sur le mode occidental – et espace de rencontres sexuelles commerciales.

Politique des identités

Le développement de la prostitution dans le tourisme a également eu pour effet indirect de transformer les discours relatifs à la sexualité en Thaïlande. La problématisation de la prostitution, conjuguée à la violence de l'épidémie de sida dans le pays, a modifié l'appréhension nationale des questions sexuelles qui sont devenues de plus en plus importantes pour le pouvoir en place [Jeffrey, 2002]. Une multitude d'acteurs ont, par leurs prises de positions successives, modifié le traitement social du tourisme sexuel : organisations non-gouvernementales, État, médias, organisations intergouvernementales, etc. Le développement des discours portés sur le tourisme sexuel a favorisé la désignation des homosexuels masculins comme gay par une multitude d'acteurs qui ont participé à l'importation de cette catégorie. Des ONG se sont notamment constitué pour prendre en charge les hommes engagés dans les activités prostitutionnelles. Toute une technologie discursive s'est ainsi vue importée dont il ne faut pas sous-estimer l'importance dans la construction locale des identités.

Les catégories mobilisées par le monde militant ne sont pas toujours opératoires pour catégoriser et analyser la réalité des expériences vécues. Pourtant ces catégories, ces dénominations, ont des effets réels sur les personnes concernées ; indépendamment de la pertinence ou non de leur emploi, les discours ont des effets concrets sur le monde social au sein duquel ils s'insèrent. La politisation de l'homosexualité est notamment l'une des conséquences de cette évolution. La Thaïlande a longtemps été analysée comme un « *non-political gay world* » [Altman, 1996], un espace où l'homosexualité n'apparaissait pas comme une question politique. Or aujourd'hui, et notamment à Patpong, des groupes existent pour la défense des « droits des homosexuels ». Un mouvement politique proche, dans son discours et son organisation, des formes occidentales de militantisme gay tend à émerger (comme les associations *faasiirong* – littéralement *arc-en-ciel* – et *utopia*). Un groupe s'est même directement constitué autour de la défense des droits des « travailleurs sexuels masculins » : SWING, pour *Sex Workers IN Group*.

18. L'idée d'émancipation dans la prostitution est ici empruntée à Marie-Elisabeth Handman qui écrit : « S'émanciper de certains aspects de la domination masculine ne signifie pas que l'on se libère de toutes les contraintes économiques et sociales existant au sein des sociétés dominées par les hommes, ni même que l'on a conscience qu'une telle émancipation ne saurait advenir que grâce à la lutte politique. Pour autant l'émancipation n'est pas un concept s'appliquant tout d'un bloc à l'ensemble des aspects de la vie. On peut s'émanciper de certaines contraintes sans se sortir des autres » [Handman, 2004 : 298].

SWING est une ONG thaïlandaise créée au début des années 2000 par Surang Janyam, une ancienne militante du droit des « travailleuses sexuelles ». Le groupe est né suite à la scission de sa directrice d'avec Empower, la principale organisation thaïlandaise de soutien aux « sex-workers » [Roux, 2007]. Les deux organisations se dédient à une population spécifique et ciblée : si Empower se concentre sur les femmes prostituées, SWING à l'inverse limite son action aux « gays, bis et trans ». J'ai pu travailler avec les deux ONG comme professeur d'anglais bénévole afin de m'insérer parmi les prostitué-e-s du quartier. La fréquentation régulière de SWING m'a notamment permis de rencontrer quelques agents proches de la direction, en cours de politisation. Ainsi par exemple Lucy, transsexuelle qui me reprend lorsque j'utilise le terme *kathoe*y :

Il ne faut pas dire *kathoe*y, mais TG [Tee Gee]. *Kathoe*y, ce n'est pas poli.
 TG ?
 Et bien oui... TG.
 Ça veut dire quoi ?
 Tu ne connais pas ? C'est de l'anglais pourtant. TG pour TransGender.
 Et qui t'a appris ça ?
 C'est SWING. Ils m'ont appris à être fière [*phoumijay*]. Avant j'avais honte, mais maintenant ça va.
 Mais avant tu disais *kathoe*y, non ?
 Oui, mais maintenant je dis TG.
 Mais les autres te comprennent ?
 Et bien... pas au début... mais on leur apprend.

« Apprendre à être fière », c'est donc à la fois apprendre ce que l'on est et l'enseigner aux autres. Mais ce processus n'est pas sans difficulté, alors même que la mondialisation du militantisme « gay, bi et trans » tend à minimiser les différences culturelles pour justifier existentiellement l'universalisation d'une politique d'émancipation. Ces contraintes se retrouvent en pratique dans les activités des associations de Patpong. Oum par exemple, un jeune prostitué nouvellement recruté par une association qui m'explique ce qu'il « enseigne » :

J'enseigne sur le sida, les préservatifs, comment il faut faire.
 Et quoi d'autre ?
 Je leur apprends les différences entre *queen*, *king*, etc.
 Comment ça ?
 Et bien, c'est comme moi au début. Je ne savais pas. Je viens d'Udon Thani (*Isan*). Et quand je suis venu à Patpong, on m'a expliqué que je suis « gay », que je ne suis pas *kathoe*y.
 Qui « on » ?
 Des amis.
 Tu pensais que tu étais *kathoe*y ?
 Non, je suis un *pouchai*, mais j'avais honte... je ne sais pas [silence]. Mais maintenant c'est moi qui enseigne aux autres ce que c'est qu'un gay, un MSM, un *king*, une *queen*...
 Et c'est quoi tout ça ?
 Gay, c'est gay... MSM c'est Men-Sex-Men... King c'est un homme gay qui est un homme... Queen c'est un gay qui est comme une femme...
 Mais pourquoi tu enseignes ça ?
 Parce qu'ils ne le savent pas.

Ces subdivisions interfèrent encore une fois avec la prégnance des identifications traditionnelles ; au *gay king (pouchaï)* s'oppose la *gay queen (kathoe)*, ce qui reproduit en réalité une opposition de genre qui dépasse largement la seule question des pratiques sexuelles auxquelles elle est pourtant censée renvoyer. Les dénominations *queers* ont initialement été pensées comme outil politique de revendication d'une « élasticité identitaire », comme une possibilité ludique de subvertir l'ordre sexuel. Or leur mise en circulation ne va pas de soi. Ces distinctions apparaissent d'abord comme relativement inutiles au sein d'un espace où les identités sexuelles sont, sans les prétendre *apolitiques*, en tout cas *moins* politiques ; ils se révèlent comme des raffinements inefficacement importés pour répondre à des questions qui ne se posent pas en Thaïlande dans les mêmes termes qu'en Occident. Ensuite, ces catégories importées ne subvertissent pas la question du genre, qui demeure ici bien plus centrale que la question sexuelle. Au contraire, ils tendent même à la renforcer ; et derrière l'incongruité apparente de ces « enseignements » se profile en fait la résistance culturelle de certains rapports de pouvoir locaux auxquels ces groupes ne s'attaquent pas. L'universalisation d'un combat politique suppose l'universalité de sa pertinence... Or cette question est bien trop souvent écartée alors même qu'elle pourrait permettre de saisir la réalité diverse des rapports de pouvoir qui s'exercent.

La circulation internationale des identités et plus généralement des constructions culturelles est un processus complexe et difficile à analyser. L'histoire de l'anthropologie politique est révélatrice de cette difficulté : aux analyses postmarxistes centre-périphéries se sont succédé des lectures plus optimistes axées sur la capacité de résilience des phénomènes culturels dont on a vanté les possibilités hybrides au risque de minimiser les relations de pouvoir et les rapports de domination qui traversent l'espace international. Or l'analyse du tourisme sexuel gagne justement à conjuguer ces deux regards pour saisir ce qui se joue dans la forme particulière que prennent aujourd'hui les phénomènes sociaux et culturels liés à la « mondialisation ». L'analyse des identités sexuelles chez les prostitués de Bangkok révèle un temps particulier, un entre-deux où les hommes rencontrés s'appuient sur des modèles extérieurs qui les contraignent pour tenter de s'extraire des formes locales de domination. L'identité gay véhiculée par les touristes se diffuse progressivement auprès des prostitués, majoritairement issus de milieux populaires et/ou ruraux. En s'hybridant à la réalité locale, l'identité gay participe ainsi à l'émergence d'une alternative entre des identités de genre parfois contraignantes pour les homosexuels masculins. Mais la prostitution dans le tourisme ne se réduit pas à une rencontre ; elle suscite également une multitude de pratiques discursives qui ont un effet concret et direct sur les personnes concernées et favorisent progressivement une politisation des questions sexuelles. Cette politisation a été défendue par des agents spécifiques, à l'intersection entre univers occidental et national, capables de favoriser l'importation de technologies militantes. Mais ce processus, encouragé par certains groupes au nom d'une émancipation des homosexuels masculins, peut être légitimement interrogé. En Thaïlande par exemple, les identités sexuelles apparaissent encore fortement soumises aux identités de genre. Et le travail militant, en niant cette

particularité pour universaliser le bien-fondé de ses revendications, prolonge paradoxalement un rapport de pouvoir international qui favorise la production de sujets alignés sur des représentations acritiques et normatives des identités sexuelles.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAM B., DUUVENDAK J.W., KROUWEL A. (éd.) [1999], *The Global Emergence of Gay and Lesbian Politics : National Imprints of a Worldwide Movement*, Philadelphia, Temple University Press, 381 p.
- ALTMAN D. [1996], « Rupture or Continuity ? The Internationalization of Gay Identities », *Social Text*, 14 (3).
- ALTMAN D. [2001], *Global Sex*, Chicago, Chicago University Press, 216 p.
- BISHOP R., ROBINSON L. [1998], *Night Market : Sexual Cultures and the Thai Economic Miracle*, New York, Routledge, 278 p.
- BRENNAN D. [2004a], « Selling sex for visas : sex tourism as a stepping-stone to international migration », in Ehrenreich B. et Hochschild A.R. (éd.), *Global Woman : Nannies, Maids and Sex Workers in the New Economy*, New York, Metropolitan Books : 154-168.
- BRENNAN D. [2004b], *What's Love Got to Do With It ? Transnational Desires and Sex Tourism in the Dominican Republic*, Durham, Duke University Press, 272 p.
- CHAUNCEY G. [1994], *Gay New York. Gender, Urban Culture, and the Making of the Gay Male World, 1890-1940*, New York, Basic Books, 478 p.
- CLIFT S., LUONGO M., CALLISTER C. [2002], *Gay Tourism : Culture, Identity and Sex*, London, International Thomson Business Press, 280 p.
- COHEN E. [2001], *Thai Tourism. Hill Tribes, Islands and Open-ended Prostitution*, Bangkok, White Lotus, 396 p.
- COLLINS D. [2005], « Identity, mobility, and urban place-making : exploring gay life in Manila », *Gender and Society*, 19 (2) : 180-198.
- DAWSON A. [1988], *Patpong : Bangkok's Big Little Street*, Bangkok, Thai Watana Press, 148 p.
- FASSIN E. [1998], « Politiques de l'histoire : Gay New York et l'historiographie homosexuelle aux États-Unis », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 125 : 3-8.
- FOUCAULT M. [1976], *Histoire de la sexualité, 1. La volonté de savoir*, Paris, Gallimard, 212 p.
- HALPERIN D. [2000], *Cent ans d'homosexualité et autres essais sur l'amour grec*, Paris, EPEL, 317 p.
- HANDMAN M.-E. [2004], « S'émanciper en se prostituant », in Veauvy C., Rollinde M., Azzoug M. (éd.), *Les femmes entre violences et stratégies de liberté : Maghreb et europe du Sud*, Saint-Denis, Bouchène : 291-299.
- JACKSON P. [1997], « Kathoey < Gay > Man : the Historical Emergence of Gay Male Identity in Thailand », in Manderson L. et Jolly M. (éd.), *Sites of Desire/Economies of Pleasure : Sexualities in Asia and the Pacific*, Chicago, University of Chicago Press : 166-190.
- JACKSON P. [1999a], « An American death in Bangkok : the murder of Darrell Berrigan and the hybrid origins of gay identity in 1960s Bangkok », *GLQ : A Journal of Lesbian and Gay Studies*, 5 : 361-411.
- JACKSON P. [1999b], « Tolerant But Unaccepting : The Myth of a Thai "Gay Paradise" », in Jackson P. et Sullivan G. (éd.), *Genders and Sexualities in Modern Thailand*, Chiang Mai, Silksworm Books : 226-242.

- JEFFREY L.A. [2002], *Sex and Borders. Gender, National Identity, and Prostitution Policy in Thailand*, Chiang Mai, Silkworm Books, 195 p.
- MANDERSON L., JOLLY M. [1997], *Sites of Desire/Economies of Pleasure : Sexualities in Asia and the Pacific*, Chicago, University of Chicago Press, 367 p.
- MCCAMISH M. [2002], « The Structural Relationships of Support from Male Sex Workers in Pattaya to Rural Parents in Thailand », *Culture, Health & Sexuality*, 4 (3) : 297-315.
- MEISSONIER J., CHOUVY P.-A. [2002], *Yaa Baa. Production, trafic et consommation de méthamphétanine en Asie du Sud-Est continentale*, Paris – Bangkok, L'Harmattan – IRASEC, 306 p.
- MORRIS R. [1994], « Three sexes and four sexualities : Redressing the discourses on gender and sexuality in Contemporary Thailand », *Positions*, 2 (1) : 15-43.
- MORRIS R. [1997], « Educating desire : Thailand, transnationalism, and transgression », *Social Text*, 52/53 : 53-79.
- MURRAY D. [2007], « The civilized homosexual : travel talk and the project of gay identity », *Sexualities*, 10 (1) : 49-60.
- ODZER C. [1994], *Patpong's sisters. An American Woman's View of the Bangkok Sex World*, Arcade Publishing, 320 p.
- PHETERSON G. [2001], *Le prisme de la prostitution*, Paris, L'Harmattan, 211 p.
- PHONGPAICHT P., BAKER C. [1998], *Thailand's Boom and Bust*, Chiang Mai, Silkworm Books, 367 p.
- POLLAK M., SCHILTZ M.-A. [1987], « Identité sociale et gestion d'un risque de santé. Les homosexuels face au sida », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 68 : 77-102.
- ROUX S. [2007], « Importer pour exister. Empower et le travail sexuel en Thaïlande », *Lien Social et Politiques*, 58 : 145-154.
- RYAN C., HALL C.M. [2001], *Sex Tourism : Marginal People and Liminalities*, Londres, Routledge, 172 p.
- SANG T.-I. D. [2003], *The Emerging Lesbian : Female Same-Sex Desire in Modern China*, Chicago, University of Chicago Press, 380 p.
- SINNOTT M. [2004], *Toms and Dees : Transgender Identity and Female Same-sex Relationships in Thailand*, Honolulu, University of Hawaii Press, 261 p.
- STORER G. [1999], « Bar Talk : Thai Male Sex Workers and Theirs Customers », in Aggleton P. (éd.), *Men Who Sell Sex : International Perspectives on Male Prostitution and AIDS*, London, UCL Press : 223-240.
- THONGTHIRAJ T.T. [1994], « Toward a struggle against invisibility : Love between women in Thailand », *Amerasian Journal*, 20 (1) : 45-58.
- TINAPHONG A. [2004], *Patpong Road. Untold Story*, Bangkok, Ghaowmai Publications, 336 p.
- WAIIT G., MARKWELL K. [2006], *Gay Tourism : Culture and Context*, New York, Haworth Hospitality Press, 307 p.
- WALKER D., EHRLICH R. [1992], « Hello my big big Honey ! » *Love Letters to Bangkok Bar Girls and Their Revealing Interviews*, Bangkok, Dragon Dance Publications, 252 p.
- WEEKS J. [1985], *Sexuality and Its Discontents : Meaning, Myths & Modern Sexualities*, London, Routledge, 324 p.
- YOKOTA F. [2006], « Sex behaviour of male Japanese tourists in Bangkok, Thailand », *Culture Health & Sexuality*, 8 (2) : 115-131.